

# Eloge de nos jeunes commandos

## Ils montent la garde tout le long des côtes françaises de débarquement

Avec les commandos de la marine royale canadienne en France, 15. — Tout le long des côtes françaises de débarquement, de jeunes Canadiens solides et bien entraînés montent la garde comme des vétérans policiers. Leur travail consiste à faire accoster les navires et à voir à ce que le débarquement et le chargement des hommes et des munitions s'accomplissent en bon ordre.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est la vitesse avec laquelle tout s'accomplit. Les gros navires s'arrêtent sur la plage, la proue-avant s'ouvre et les armements de guerre s'écoulent par l'ouverture, les tanks, les chars blindés, les "jeeps", les camions armés, les ambulances. Les soldats débarquent des navires dans des camions de transport et décollent sur une terre inconnue à 30 millés à l'heure.

Parmi tout ce brouhaha, des navires quelquefois sont en panne. Les commandos de la marine, munis d'instruments appropriés, les tirent et les poussent sans plus de difficulté qu'un enfant qui fait marcher un bateau-jouet dans son bain.

Quelquefois la plage ressemble à un immense chaos. La tâche des commandos est de voir à ce que cette apparence ne devienne pas un fait. Et toutes les responsabilités de la lourde tâche retombent sur les officiers supérieurs des commandos.

L'homme en charge de l'équipe est le lieutenant-commandant Dennis Patrick O'Hagan, RCNVR, médaille George avec agrafe, de Halifax, qui est secondé par le lieutenant-commandant R. J. "Dick" Johnstone, RCNVR, frère du capitaine-médecin D. W. Johnstone, RCNVR, officier médecin senior de la marine canadienne sur la côte de l'Atlantique. Parmi les officiers subalternes nous relevons le nom des lieutenants E. G. Finle, J. Vaillancourt et G. Hampson, tous trois de la ville de Montréal.

Les membres de l'armée et de l'aviation débarquent ainsi en bon ordre avec leur équipement sur les côtes françaises, puisque chaque secteur de la grève est organisé d'une façon semblable. Chaque secteur est divisé en trois régions commandée par des officiers, et les autres officiers et les hommes sont divisés ainsi en trois groupes sous leur commandement. Les embarcations de transport restent stationnées au large après leur arrivée, à attendre les ordres. Les instructions leur sont données d'après la marée, les conditions atmosphériques, les mouvements ennemis, et nombre d'autres facteurs. Une fois qu'ils sont rendus sur la grève, le cargo de troupes et de munitions s'écoule par trois sorties différentes: une pour les hommes, une pour les unités motorisées et une pour les véhicules sur rails.

Cela semble bien simple, mais ce n'est pas si simple au fond. Une journée, par exemple, des mines semées par les ennemis rétrécissaient le passage sur l'eau pour les navires jusqu'à la grève et les troupes alliées avaient immédiatement besoin pourtant de certaines munitions ancrées au large. La mer était grosse et il ventait très fort. Les navires étaient rangés côte à côte, très près les uns des autres, leur proue sur la plage et leur poupe retenue au large par une ancre à jet.

Tout à coup l'une des ancres se brisa. Immédiatement le navire menaçait de se briser le long du vaisseau suivant. On vit à ce moment un monstre amphibie, blindé sur toutes les coutures et lourd de vingt tonnes, prendre la mer, rattraper le navire à la dérive et le remettre tranquillement en position. "Tous les membres de l'équipage étaient penchés sur la rampe et attendaient la catastrophe", raconte un des officiers! Ils n'en croyaient pas leurs yeux!"

Quelquefois, une mer agitée empêche les gros tanks de sortir des navires. Alors les commandos attachent un bon câble solide au tank et un navire à moteur sur la plage tire le tank jusqu'à ce qu'il sorte. Quelquefois on ne peut débarquer les tanks autrement qu'en les élevant au-dessus du navire à l'aide de grues.

Les commandos aident aussi à transporter les blessés sur les navires qui retournent, des blessés de guerre de toutes les nationalités: des Polonais, des Tchèques, des Hollandais, des Belges, des Allemands abandonnés par les troupes hitlériennes. Nos marins de la plage transportent les civières sur des canards qui iront jusqu'à sur les gros navires.

Il y a aussi à faire embarquer les prisonniers. Ceux-ci arrivent au soir. Ils portent de vieux uniformes gris verts et sont presque tous très jeunes ou très vieux. Il est intéressant d'examiner leurs réactions diverses. Quelques-uns sont craintifs et effrayés, d'autres, tout simplement arrogants. Certains sont complètement désintéressés de ce qui leur arrive, leurs pensées ailleurs, probablement chez eux. D'autres enfin sont très curieux. Mais comme la circulation est très rapide là où il y a des commandos marins, les prisonniers ne s'attardent pas. Ils montent sur les navires et nos "fusiliers marins vont à d'autres besoins".

Les commandos se sont installés tant bien que mal dans une ancienne fortification démolie où les Allemands avaient établi leurs pénates. Deux de nos Canadiens français y habitent une demeure princière — si on ne regarde pas le plancher et les murs de sable. Ils se sont construits eux-mêmes des niches et des étagères, et se sont bâti des lits et des oreillers à air confortables avec de vieilles vestes de sauvetage abandonnées qu'ils ont ramassées sur la plage. Ce sont les matelots Paul de Montigny et Lucien Quesnel, de Montréal. De Montigny, qui était trop grand, a dû creuser un peu de sable au pied de sa couchette pour pouvoir dormir dans une position confortable!